

# Jules Verne, ANTISÉMITE ? ÉVIDENCES littéraires, déterminants IDÉOLOGIQUES

## Eric David

Docteur en sociologie, auteur d'une thèse sur « La figure du Juif dans la pensée socialiste française du XIX<sup>e</sup> siècle : économie symbolique et usages contemporains d'une phobie ».

**L**e centième anniversaire de la mort de Jules Verne (1828-1905) ne sera pas passé inaperçu, et c'est même en grande pompe que celui-ci aura été célébré. Entre les rééditions, les biographies, les expositions, les reprises de films ou encore les émissions de série de timbres, les manifestations « en tout genre » concernant l'écrivain amiénois auront véritablement foisonné.

Pour nombre de lecteurs (mais aussi de non-lecteurs), le nom de Jules Verne s'associe en général au thème du « voyage » et en particulier à celui de « voyages extraordinaires ». Si ceux-là, bien souvent, ont fait rêver des milliers d'adolescents et tout autant d'adultes, il faut également admettre que cette médaille a eu son revers : celui de reléguer, et même de consigner, des années durant, la production vernienne dans la catégorie des « œuvres faciles et sans profondeur ». Il est vrai, qu'oscillant entre le merveilleux et le fantastique, la teneur générale des récits de Verne, à la fois enchanteresse et récréative, n'a pu que favoriser ce type de jugement.

Mais pour autant, est-ce à dire qu'il ne faille voir en Verne qu'un « amuseur universel » pour enfants ? Il y aurait certainement là une formidable méprise. En effet, informé des grandes théories politiques et sociales de son temps<sup>1</sup>, et

également sensible aux grands mouvements du siècle<sup>2</sup>, ce « père de la science-fiction » pour les uns, ou ce visionnaire pour les autres, n'est en fait, quand on y regarde de près, certainement pas qu'un « écrivain à lire sur la plage »<sup>3</sup>. Il se trouvera même, précise-t-on, « des pages difficiles (...) qui doivent être lues avec l'attention que réclame un texte dense »<sup>4</sup> car s'il est exact de dire que, pendant très longtemps, la cote littéraire de Jules Verne s'est située à un niveau très bas, désormais, depuis une trentaine d'années, on peut convenir du contraire et parler d'une évolution très favorable en sa faveur<sup>5</sup>, d'aucuns estimant même que ce dernier serait d'ailleurs « un terrain de choix pour les analyses les plus intellectuelles »<sup>6</sup>. Sans nécessairement rejoindre en totalité cette position, il faut cependant admettre qu'en la matière, les romans de Jules Verne sont [devenus] pour l'historien des idées et le sociologue de la littérature un document dont l'importance, récemment découverte ne peut plus être maintenant totalement niée<sup>7</sup>. Désormais réévalué et réhabilité, notamment par l'Université<sup>8</sup>, ce n'est plus une audace aujourd'hui, de considérer ce romancier comme un « écrivain majeur ». Et ce d'autant plus que cette légitimité a franchi et dépassé le seul cadre littéraire<sup>9</sup>. En effet, aux lectures initiales et classiques de commentateurs qui, parfois, n'ont pas hésité à « ranger » Verne comme le représentant d'une « para-littérature » ou même d'une « sous-littérature »<sup>10</sup>, sont venues se greffer, telle une gageure, des lectures d'un autre type : les lectures politiques<sup>11</sup>.

Or, il faut ici être lucide : s'il est déjà une gageure que de faire sortir Verne du strict champ littéraire pour le relier à la sphère politique, il est *a fortiori* un défi encore plus redoutable que de vouloir poser la question de l'antisémitisme chez un auteur qui, outre le fait qu'il a été mondialement célébré, reste surtout à ce jour l'écrivain français le plus traduit dans le monde<sup>12</sup>. Cet état des lieux amène immédiatement une question : un auteur disposant d'une aura internationale et faisant un peu la réputation de la France, peut-il se voir indexé à la rubrique de l'antisémitisme ? C'est ici la délicate mais très légitime interrogation qui se pose et qui, finalement, laisse entendre qu'on aurait mal lu Jules Verne. Conscient des enjeux et des lourdeurs idéologiques propres à ce champ d'étude, un essayiste belge a d'ailleurs pris la mesure de cet écueil franco-français en déclarant : « en France, évoquer ce dérapage est une faute de goût »<sup>13</sup>. Faute de goût ou pas, il y a un paradigme qui ne se dément pas : l'antisémitisme devenu définitivement illégitime depuis 1945 s'est vu doté en tant que mot, et en raison d'une charge historique particulièrement lourde, d'un pouvoir inducteur tel, tellement intense, qu'on y regarde désormais à deux fois lorsqu'il s'agit d'accoler cet épithète particulièrement infâmant en même temps que coûteux en terme d'image. Et à ce premier point, nous n'ignorons pas non plus que l'œuvre de Verne est réputée pour sa visée et sa portée didactiques<sup>14</sup>, et que l'écrivain est

même dénombré comme l'« un des auteurs de prédilection de l'enseignant »<sup>15</sup>. Joint, ces deux points font donc immédiatement surgir une nouvelle question : Jules Verne est-il bien un auteur pour la jeunesse ?<sup>16</sup> Ou formulé différemment : peut-on faire étudier, à des élèves, un auteur réputé « antijuif » ?

Si l'un des disciples de Verne, Raymond Roussel, fut semble-t-il le premier à se le demander et à répondre par la négative<sup>17</sup>, d'autres ont rappelé, tel Marc Soriano, que parmi les griefs retenus par les éducateurs pour exclure certains livres de l'artiste du répertoire de l'enfance, outre le chauvinisme et la misogynie, l'antisémitisme demeurerait une cause suffisamment grave qui justifiait cette attitude<sup>18</sup>. Dès lors, même si quelques-uns ont diagnostiqué qu'il était « exagéré de faire grand cas de l'antisémitisme de l'écrivain »<sup>19</sup>, d'autres au contraire, plus résolus, ont pensé « inopportun » de publier en intégralité une œuvre destinée à la jeunesse et dans laquelle on trouvait couramment des allusions haineuses et des caricatures odieuses de juifs, c'est-à-dire de l'antisémitisme<sup>20</sup>. Cet antisémitisme « avéré » (J. Nassif)<sup>21</sup>, cet antisémitisme « sensible » (Ch. Chelebourg)<sup>22</sup>, ou cet antisémitisme « militant » (M. Soriano)<sup>23</sup>, c'est précisément l'objet de cette étude. Que celle-ci soit liée à l'histoire des idées ou à une sociologie de la littérature, la présente étude a vocation, prioritairement, à se positionner comme une contribution supplémentaire à l'histoire de l'antisémitisme.

Car à l'évidence, un constat s'impose en la matière : Jules Verne n'a eu que très peu l'occasion de figurer ou d'être recensé parmi les nombreuses études traitant de ce thème. L'a-t-il d'ailleurs été ? L'interrogation demeure. C'est pourquoi, face à ce déficit cognitif, la nécessité d'une étude approfondie – bien que non exhaustive – trouve ici sa pleine légitimité.

Si pour ce faire, il n'est évidemment pas question d'adopter une posture de type accusatoire et d'entrer dans le procès d'intention, il convient toutefois de préciser, qu'en parallèle à ce scénario, il appartient aussi de nous défier des lectures complaisantes qui, sur le mode hagiographique, finissent en fin de compte par enfermer la connaissance dans une forme d'autisme rhétorique-catéchistique stérilisateur. Comme l'a recommandé un spécialiste de Jules Verne à son sujet, « le temps d'une critique objective, affranchie de toute admiration inconditionnelle, est [maintenant] venu »<sup>24</sup>. Et si ce temps est effectivement venu, il convient donc, et de toute urgence, d'arracher alors ce littérateur à son ghetto « où l'a finalement enfermé une piété touchante et maladroite »<sup>25</sup>. Mais vouloir « l'arracher à son ghetto », cela suppose pouvoir envisager de nouveaux éclairages. Et ceux-là, sans nécessairement mener à une dissonance cognitive, peuvent néanmoins se révéler inconfortables, surtout pour les verniens patentés qui, comme l'avoue l'un d'eux, sont en général « des auteurs chatouilleux n'admettant pas toujours qu'on critique leur idole »<sup>26</sup>.

Assurément, il faudra dépasser l'imagerie vertueuse qui a plutôt tendance, encore aujourd'hui, à entourer le mythique écrivain, et s'en tenir à cette position de principe. Car à moins que les mots aient perdu leur sens et de jouer la carte du nominalisme ou du relativisme, il y a tout lieu de considérer, au vu des éléments entrés en notre possession, que la judéophobie de Verne ne procède ni d'une vue de l'esprit, ni d'un contresens. De là, deux directions vont alors s'offrir à nous :

– La première d'entre elles entendra d'abord dresser un état des lieux de cet antisémitisme qui a émaillé l'œuvre de l'écrivain : dans quelles proportions celui-ci s'est-il développé ? avec quelle constance s'est-il répété ? où a-t-il mené, si tant est possible de le savoir ?

Ce constat opéré, viendra alors le moment de la qualification et celui de nous pencher sur la nature de cette phobie : quel type d'antisémitisme Jules Verne a-t-il déployé ? En apparence « économique » et « social », une analyse affinée va en réalité révéler que les motivations de ce « passionné [de] science physiognomique »<sup>27</sup> qu'était Verne ne furent justement pas qu'« économiques » et « sociales », et que c'est aussi sur des bases anthropologiques avérées, sur des bases raciales, que vont se construire certaines des perspectives romanesques du littérateur.

– Cette première étape passée, il s'agira alors de nous enquêter des causes qui ont pu faire émerger cette forme de discours stéréotypé et auquel l'écrivain n'était pourtant pas obligé de succomber. Des raisons « personnelles », générées par un climat familial et éducatif contraignant, seraient-elles à l'origine de cette posture ? Ou bien alors, par un phénomène de mimétisme, Verne n'aurait-il pas plutôt « subi » une tendance d'époque ?

Nul doute que parmi ces hypothèses – qui peuvent contenir chacune, reconnaissons-le, une part de vérité – c'est une autre perspective, plus audacieuse mais en même temps plus ambitieuse, qui retiendra en particulier notre attention : l'hypothèse idéologico-politique. Nous avons mentionné, en début d'étude, qu'il serait certainement réducteur et peut-être désobligeant de ne voir en Jules Verne qu'un conteur pour enfants. En fait, nous avons la certitude que ce serait même là une grossière erreur d'appréciation. Car aller dans ce sens, ce serait notamment faire oublier que Verne, de par ses fréquentations et ses amitiés, de par ses lectures et ses engagements, est loin d'avoir été totalement insensible ou hostile à certaines formes de pensées politiques, parmi lesquelles l'anarchisme ou le socialisme français. Au regard de la croyance commune contemporaine, ce rapprochement implicite d'idéologies réputées contraires (le socialisme et l'antisémitisme) heurtera ou troublera sans doute. Il conviendra juste de se remémorer qu'historiquement, il exista au XIX<sup>e</sup> siècle un antisémitisme que l'on baptisa « le socialisme des imbéciles ».

### Une tendance littéraire avérée : l'antisémitisme vernien

Sauf exception bienveillante<sup>28</sup>, la plupart des spécialistes de Jules Verne ont convenu de la présence de cette caractéristique dans l'œuvre de l'écrivain. Certes, on a aussi pu préciser que cette tendance, cette marque de fabrique, toutefois, « ne se retrouvait nulle part dans sa correspondance personnelle », ni d'ailleurs « dans les souvenirs des gens qui l'avaient connu », laissant ainsi sous-entendre l'interrogation suivante : sachant que « les écrivains qui introduisent de l'antisémitisme dans leurs livres le manifestent généralement aussi dans leur conversation et correspondance »<sup>29</sup>, « l'antisémitisme est-il réellement une donnée de base chez Jules Verne ? »<sup>30</sup>.

Compte tenu de cette donnée, une réponse négative paraît, à première vue, être la réponse escomptée. Cependant, on ne saurait aller trop vite en besogne. Car comme l'a fait observer Marc Soriano, on ne peut pas non plus totalement passer sous silence le fait que « la plupart des œuvres de Verne contiennent au moins une brève bouffée d'antisémitisme »<sup>31</sup>. Et ce constat ne paraît guère récusable. Jean Chesneaux<sup>32</sup> avait déjà décelé « sans difficulté », de la part de Verne, un « racisme grossier » ou « primaire » visant « les peuples coloniaux et dépendants » : celui-là ne se circonscrit pas qu'à ces seuls « sauvages réputés ne pas posséder les notions premières d'un enfant de cinq à six ans »<sup>33</sup>, ou apparaissant comme des « fauves à face humaine »<sup>34</sup>. Il en sera aussi d'un autre groupe<sup>35</sup> d'individus plutôt « utiles économiquement » : les Juifs. Et de ce point de vue, c'est une certaine logique qui se met en place et s'articule. Car si la sympathie du romancier, sensible à toutes les misères, semble toujours aller aux exploités<sup>36</sup>, cette sympathie se révèle aussi inversement proportionnelle à la haine qu'il voue à un « métal malfaisant » : l'or. Comme le signale Daniel Comptère, « quand il s'agit du pouvoir de l'argent, Jules Verne se montre virulent »<sup>37</sup>. Effectivement, converti à l'antimercantilisme le plus radical, l'écrivain ne montre jamais d'hésitation à attaquer le capitalisme<sup>38</sup>. S'en prenant sans relâche « au négoce, à l'esprit de lucre, à la cupidité et à l'étroitesse d'esprit »<sup>39</sup>, c'est avec un mépris jamais feint et une haine jamais dissimulée que Verne (qui a connu les coulisses de la Bourse qu'il exècre)<sup>40</sup> juge les spéculateurs et autres manieurs d'argent, c'est-à-dire les protagonistes en charge de la destinée (funeste) de l'or. Pour Verne, l'or représente assurément le Mal : c'est « l'agent le plus destructif de l'organisation sociale »<sup>41</sup> écrit-il. Il est d'ailleurs bien plus qu'un « fléau social majeur ». Véritable « désastre pour l'humanité », le diagnostic du littéraire se veut implacable : l'appétit de l'or ne peut amener que les plus regrettables dérèglements de l'âme »<sup>42</sup>.

Mais si l'or et le fétichisme qui le porte (la chrématistique) est bien le fléau décrit par Verne, on ne saurait non plus oublier, à ce moment, que ce malé-

fice n'est pas le fruit que de la seule conjoncture (économique) dans l'esprit du romancier. Derrière cette conjoncture, se profilent aussi dans l'esprit de Verne les protagonistes d'un théâtre d'ombres dont l'écrivain ne se prive ni de dévoiler, ni de rappeler l'identité ou le profil. Bien qu'il n'y ait, à première vue, pas de règle générale franchement établie, une tendance semble toutefois se dessiner tout au long de l'œuvre. Parfois anglo-saxons, ces protagonistes sont également Levantins, Orientaux ou Persans<sup>43</sup>. Mais à plusieurs reprises, on se doit de noter qu'ils se révèlent aussi Juifs. Et ce rapprochement symbolique des Juifs à l'argent ne participe ni de la coïncidence, ni de l'anecdote narrative. Comme a insisté Marc Soriano, un postulat ne paraît jamais fléchir chez Verne : « l'or enjuive »<sup>44</sup>. En effet, l'écrivain considérant comme « enjuivée » toute activité en lien avec les contrats, les intérêts, le commerce ou l'usure<sup>45</sup>, il n'y a alors rien de très illogique à ce que l'anti-mercantilisme de Verne, associé à une anglophobie non moins virulente<sup>46</sup>, se conjugue sur le mode d'un racisme visant un groupe particulier d'individus censés être maîtres en la matière : les Juifs.

Il ne faut d'ailleurs pas attendre bien longtemps, dans la carrière de Verne, pour voir se révéler ce phénomène d'écriture, puisque dès les troisième et quatrième textes publiés par l'écrivain, celui-ci diffuse des clichés suffisamment explicites pour ne prêter à aucune confusion. Ainsi, si dans la comédie-proverbe *Les châteaux en Californie* (juin 1852), cette orientation antisémite – perceptible dans les calembours du personnage de Catherine, « la servante au grand cœur » « mal payée » – reste certes relativement discrète<sup>47</sup>, en revanche, quelques semaines plus tard dans *Martin Paz* (juillet 1852), l'approfondissement de cette tendance est tout à fait considérable<sup>48</sup>. Dans cette nouvelle historique où les rivalités ethniques entre Espagnols et métis du Pérou tiennent lieu de trame, il est d'évidence que Verne se soumet déjà à la loi du genre lorsqu'il fait entrer en scène l'usurier juif Samuel<sup>49</sup>. « Descendant de Judas », accompagné d'une « vieille juive sur laquelle se montraient l'avarice et la cupidité », Samuel y est non seulement décrit comme « banquier, prêteur, marchand [ou] armateur », mais surtout le « vieux juif » y apparaît comme un individu mal intentionné et mal-agissant : « trafiquant de tout et partout », et toujours « à la chasse de véreuses spéculations dont le lucre est proportionnel à l'indélicatesse », Samuel ne se contente pas « de faire affaire avec tout le monde » : affichant « un luxe inusité aux avarés », il est aussi réputé pour continuer « ses usures aux dépens » des autres, notamment des « nobles liméniens »<sup>50</sup>. Si ces quelques lignes permettent d'avoir un premier aperçu assez significatif de l'antisémitisme vernien, l'exemple le plus illustratif, le plus caricatural, paraît devoir se situer dans le portrait d'Isac Hakhabut. « Caricature virulente »<sup>51</sup> s'il en est, c'est effectivement

en 1877 dans *Hector Servadac* qui influencera en 1942 le dessinateur de Tintin, Hergé, pour *L'étoile mystérieuse*<sup>52</sup> que l'antisémitisme semble se ressentir le plus. Comme Balzac (qui lui aussi adoptera la caricature antijuive), Verne crée des personnages-types destinés à être des « héros du bien » ou des « héros du mal ». Mais pour ce qui est des Juifs, force est de constater que l'équilibre est rarement atteint : très souvent, c'est dans cette dernière catégorie (les héros du mal) qu'évolue le juif, notamment un dont la figure est aussi « vilaine » que « méchante » : Isac Hakhabut<sup>53</sup>.

Juif d'origine voyageant pour son commerce<sup>54</sup>, cet usurier, sous la plume de Verne, croule véritablement sous les défauts et les handicaps. Comme accablé par ceux-là, à aucun moment Hakhabut ne paraît en mesure de produire une qualité humaine digne de ce nom, en tout cas qui puisse inspirer un peu d'estime ou de compassion au lecteur. Vu comme un « rogneur d'écus » serrant précieusement son or<sup>55</sup>, ce personnage scrupuleusement juif ne dispose pas uniquement de facultés d'adaptation qui se doivent d'être comprises comme de l'arrivisme : outre de l'intransigeance et de l'égoïsme à l'égard d'autrui (« plat de cœur », il ne fait crédit à personne<sup>56</sup>), ce « tondeur d'œufs » fait aussi preuve d'une indéniable malhonnêteté puisqu'il n'hésite pas, en parallèle, à vendre à faux poids<sup>57</sup> et « au prix fort ». Equipé d'un « peson truqué », Hakhabut se montre donc profondément anti-social<sup>58</sup> : c'est certainement là ce qui le condamne définitivement.

Il serait sans doute naïf de croire, à cet instant, que la « véhémence non déguisée »<sup>59</sup> de l'écrivain, à l'égard des Juifs, soit simplement réductible à un mouvement d'humeur ou à une convenance d'époque. Comme le notifie expressément un biographe de Verne, le personnage d'Isac « n'est pas un simple ajout de dernière minute » : il est, précise H. Lottman, « un pivot du récit »<sup>60</sup>. Or, si Hakhabut est bien cet élément central du livre, on ne saurait alors parler d'improvisation, ni se retrancher derrière cette idée : celle-ci supposerait en effet, de la part du littérateur, une absence de « récidive » ou de redite. Or, ce n'est pas le cas. En 1892, Jules Verne est précisément amené à réitérer ce type de formulation dans son « œuvre la plus travaillée » (M. Soriano)<sup>61</sup> et qui est peut-être même son « chef-d'œuvre » (F. Lacassin)<sup>62</sup>, son « chef d'œuvre majeur » (J.-P. Picot)<sup>63</sup> : *Le château des Carpathes* (1892).

Dans ce roman, le rôle du juif – le mauvais rôle – est tenu par un personnage « obséquieux et obligeant »<sup>64</sup> : Jonas. Si celui-ci peut parfois se révéler être un « brave homme »<sup>65</sup> et même être doté d'une certaine excellence<sup>66</sup>, ce Jonas (qui reste une sorte d'exception confirmant la règle) demeure malgré tout la cible de griefs par le fait même qu'il reste intimement lié au destin de ses coreligionnaires. Qui sont ses coreligionnaires ? Ce sont « les juifs », c'est-à-dire

ceux qui « par le culte » ou « par la profession » « pratiquent le métier de prêteur avec une âpreté » telle, une âpreté tellement « inquiétante » qu'ils sont en mesure de s'approprier les terres et les biens d'un pays dans lequel pourtant ils sont étrangers à l'origine : « on verra le sol passer peu à peu de la race indigène à la race étrangère » (...) et « les juifs deviendront propriétaires des belles cultures »<sup>67</sup>, écrit un Jules Verne laissant entendre que les descendants de Judas ne sont pas seulement l'ennemi menaçant qui campe aux frontières, mais qu'ils sont déjà « le ver dans le fruit ».

Circonscrire l'antisémitisme vernien à seulement trois œuvres, et qui plus est, vouloir le faire éclater en 1877<sup>68</sup>, reviendrait en fait à faire l'impasse sur toute une partie de la production de l'écrivain à ce sujet, et finalement à établir un mensonge par omission. Certes, ce tempérament narratif, probablement plus perceptible après 1877, semble effectivement s'étendre en proportion après cette date. Mais dans les faits, les présupposés et les clichés visant les Juifs n'attendent en aucun cas l'année 1877 et la parution d'*Hector Servadac* pour se constater et s'amplifier. Nous l'avions déjà observé avec *Martin Paz* en 1852. Mais en 1864, dans *Voyage au centre de la terre*<sup>69</sup>, en figurant le « juif Hevelius » (« dans sa boutique »)<sup>70</sup> comme étant à la tête d'un « trésor inestimable »<sup>71</sup>, Verne ne fait rien d'autre qu'esquisser et perpétuer une thématique rôdée de la fantasmagorie judéophobe : la (supposée) richesse et puissance juives. Quelques trois années plus tard, ce sont *Les enfants du Capitaine Grant* (1867-68) qui, sur le mode de la zoomorphisation (donc de la dés-humanisation), nous informent de la présence, dans certaines mers, d'une bien étrange espèce animale appartenant à la famille des requins : « le poisson-juif »<sup>72</sup>. Doté de « gros yeux saillants » censés révéler sa « convoitise », on conclut de ce poisson qu'il est « de la famille des squales »<sup>73</sup>, « le plus vorace échantillon ». En 1871, dans *Une ville flottante*, c'est un « petit homme court »<sup>74</sup> portant des lunettes auquel Verne prête attention. En celui-ci, le littéraire ne débusque pas seulement qu'un allemand, mais bien plus : un « juif allemand mâtiné de bordelais »<sup>75</sup>. Doté d'un « nez busqué » et muni de « grosses lèvres », l'individu en question a, il est vrai, la caractéristique (et le détail à son importance) de porter des lunettes fait d'un certain métal : des « lunettes d'or »<sup>76</sup>. En 1876, c'est au tour de *Michel Strogoff* que de s'essayer à dépeindre le monde honni des marchands, en signalant notamment que dans cet univers « nécessairement très mêlé »<sup>77</sup> où se côtoient entre autres des Turcs, des Cosaques et des Russes, il y a également des Juifs qui, selon toute vraisemblance, ne seraient animés que par une seule motivation existentielle, que par un unique principe directeur : « le bénéfice », « dieu d'Israël »<sup>78</sup>.

Bien entendu, la lecture d'*Hector Servadac* (1877), « un insoutenable pamphlet militariste et antisémite »<sup>79</sup> selon J-P. Picot, permet mieux que tout autre

récit de disposer d'un aperçu significatif de l'antisémitisme vernien. Dans ce texte, le juif Hakhabut n'y a pas seulement le physique de l'emploi (physique sur lequel nous reviendrons ultérieurement) : il est aussi en possession de facultés tout à fait spécifiques (spécifiquement juives) concernant son rapport à l'argent. En effet, hormis une « cupidité » naturelle le poussant à être attiré par l'argent comme l'aimant est attiré par le fer<sup>80</sup>, « ce chien d'Hakhabut »<sup>81</sup> (sic) semble également disposer, tel un don héréditaire (essentialisme) d'une capacité d'adaptation tout à fait remarquable et exceptionnelle pour ce qui est des affaires : « souple d'échine », ce « juif d'origine » possède la particularité de « se faire mahométan (...) lorsque son profit l'exige », mais aussi « chrétien au besoin », [ou] païen pour gagner davantage »<sup>82</sup>. A y regarder de près, il ne paraît y avoir en fait jamais de répit pour le personnage juif : celui-ci subit une violence continue.

Si dans *L'étoile du sud* (1884) on signale au début de l'ouvrage « un diamantaire juif de haute moralité »<sup>83</sup> dénommé Nathan, il faut bien se dire que ce n'est là qu'un moment exceptionnel, car en fin de compte, au terme de l'opus, ce « juif portugais » finit tout de même par révéler et retrouver sa véritable nature : « pour exciter les propriétaires de claim », l'« expert en diamants » qu'il est n'use-t-il pas de « manœuvres sourdes », autrement dit de la ruse et de la fourberie ?<sup>84</sup> Cette indélicatesse prêtée aux juifs, et voulue comme attenante à leur nature, se confirme séance tenante dans *Mistress Branican* (1891). Cette fois, alors qu'il s'agit de décrire « le quartier des affaires » dans lequel un « certain nombre d'étrangers » s'adonnent à la vente « d'argent comme d'autres vendent du bétail »<sup>85</sup>, Verne verse dans la surenchère en faisant observer que parmi ces étrangers, ce sont « surtout des Juifs de race allemande » qui « vendent à bon prix » dans le (seul) but de « réjouir le cœur d'Israël »<sup>86</sup>.

Jusqu'à l'année de sa mort, Verne ne dérogera guère à cette perspective discriminante et incriminante du juif riche et argenté. D'ailleurs, sans même attendre 1905 et *L'invasion de la mer*, œuvre dans laquelle on peut lire que le « quartier des mercantis », c'est-à-dire le quartier des profiteurs et des commerçants malhonnêtes, se compose de « Juifs »<sup>87</sup>, on dispose encore, avec au moins trois romans, de cet analogon associant à l'éternel le juif et l'argent. Ainsi, si dans *P'tit bonhomme* (1893) les habitants « les plus riches » d'une ville située en Irlande se trouvent être « des fripiers d'origine juive »<sup>88</sup>, dans *Les mirifiques aventures de Maître Antifer* (1894)<sup>89</sup>, c'est au tour d'un « banquier tunisien » « d'origine maltaise » nommé Zambuco, de faire les frais de la vindicte et de la subjectivité de Verne alors même que cet « sorte d'usurier » semble ne pas être juif à l'origine puisque l'auteur donne la troublante précision qu'« il aurait pu naître juif »<sup>90</sup>. Mais en raison de comportements typiquement judaïques, ce « prêteur sur gages » remplit fina-

lement, aux yeux du romancier, toutes les conditions pour l'être ou le devenir, et ce n'est pas seulement parce qu'il n'offre « rien de sympathique » que ce Zambuco « aurait pu naître Juif » : c'est principalement en raison d'une « parcimonie prodigieuse » et d'« instincts de thésauriseur » affirmés<sup>91</sup>. Non seulement, cet individu se trouve à la tête d'une « grosse fortune », mais surtout, il semble bien que celle-ci ait été amassée « dans toutes les louches opérations de banque » qui, précise le narrateur, « se font avec de la glu aux doigts »<sup>92</sup>. La suspicion et le soupçon étant le lot de l'antisémitisme, on ne s'étonnera donc pas, quelques années après cette fiction, que *Le testament d'un excentrique* (1899) prodigue la même recette avec un brin de paranoïa en plus. Relatant la ruine de nombreux propriétaires qui « durent vendre leurs terres »<sup>93</sup>, c'est sans complexe que Jules Verne va se prêter à une vision complotiste de l'économie (vision laissant sous-entendre que les juifs opèrent en coulisse et tirent les ficelles d'obscurités financières) en concluant, à propos de ces terres, que celles-là « glissèrent entre les mains des prêteurs juifs »<sup>94</sup>.

### « Le Juif, partout juif »

Prédateur et monopoliseur, parasite et profiteur, le Juif se veut donc omnipotent. Mais également conquérant et hégémonique, le Juif est aussi omniprésent : « Le Juif, partout juif » titrera sans vergogne Jules Verne dans *Martin Paz*<sup>95</sup>. Effectivement, c'est peu de dire que le romancier a tendance à voir des juifs partout ; il en voit « même dans l'espace », ajoute non sans ironie H.R. Lottman<sup>96</sup>. Et même s'il arrive que « les fils d'Israël ne soient pas maîtres dans un pays », il y a alors une raison toute trouvée à cette carence : c'est qu'« ils le sont ailleurs » lit-on dans *Claudius Bombarnac* (1892)<sup>97</sup>. D'une manière générale, la configuration d'une invasion juive est, sous la plume de Verne, assez prégnante, sinon pressante. Si l'écrivain observe par exemple qu'« à Corfou, il y a des Juifs en grand nombre » (*L'archipel en feu*, 1895)<sup>98</sup>, que « Francfort-sur-le-Mein fourmille de Juifs » (*Chemin de France*, 1887)<sup>99</sup> et qu'« à Budapest (...) après Cracovie [qui est] la cité qui renferme le plus grand nombre de juifs », « la fortune des magnats », « comme bien souvent ailleurs » « est passée presque tout entière entre leurs mains » (*Le secret de Wilhem Storitz*, 1910)<sup>100</sup>, c'est aussi dans un ouvrage à prétention scientifique, la *Géographie illustrée de la France et de ses colonies* (1866-67) que Verne donne ces précisions à propos de la population d'Algérie : tel un pullulement d'insectes, il note que « les juifs (...) sont répandus dans les villes et dans toutes les tribus »<sup>101</sup>. L'emploi d'un vocabulaire appelant une impression de prolifération et de surnombre ne comporte évidemment rien d'anodin et de superfétatoire. Verne en tire même une conséquence en posant cette question : « si la Terre Promise n'est plus en Judée, peut-être [celle-ci] figurera-t-

elle alors un jour sur les cartes de la géographie transylvaine ? »<sup>102</sup>, écrit-il dans *Le château des Carpathes* (1892).

Diffuse mais réellement constante, la judéophobie vernienne s'affirme donc comme tenace et ne paraît pas, de ce point de vue, pouvoir être sérieusement contestée. Coutumier d'une critique radicale des valeurs économiques de la société de son temps, notamment du capitalisme et de l'affairisme, l'écrivain avait donc mis de son côté tous les atouts idéologiques pour produire en bonne et due forme un antisémitisme à résonance socio-économique.

Toutefois, l'attention toute particulière de Verne sur la physionomie juive, sur le physique des juifs, laisse à penser que cet antisémitisme assumé<sup>103</sup> s'est également employé – et beaucoup plus nettement qu'on ne le pense – à investir le champ de l'anthropologie raciale. On a parfois dit que l'intérêt de l'œuvre de Verne résidait dans la précision des descriptions<sup>104</sup> : cette remarque est particulièrement pertinente pour ce qui est des Juifs. Connu pour développer « une véritable obsession de l'angle facial »<sup>105</sup>, c'est donc très légitimement que l'on a été amené à se demander, au vu de cette marotte, si en fin de compte il n'existait pas chez ce « passionné de science physiognomonique »<sup>106</sup> qu'était Verne, « l'idée (...) d'une hiérarchie scientifique des races »<sup>107</sup>, c'est-à-dire l'esquisse d'un racisme. Car si l'on se débarrasse des usages polémiques et politiques du mot, souvent utilisé à tort et à travers dans le seul but disqualificateur, nous disposons très exactement au travers de cette interrogation, des éléments définitionnels forgeant le concept « racisme » qui est : la volonté d'affirmer l'existence de différences biologiques (couleur de la peau, forme du nez, dimensions du crâne, courbure du dos, odeur, composition du sang, manière de se tenir, de marcher ou de regarder...) que l'on entend graduer, intemporellement, sur une échelle de valeurs. Ces « différences » et ces « valeurs », Verne les a incontestablement exploitées pour agrémenter ses récits ; mais il est parfois aussi allé bien au-delà de l'agrément : pour le Juif, ces différences ont été maximisées et absolutisées jusqu'à caricature.

De ce point de vue, force est de constater qu'en dépit d'un anti-esclavagisme avéré et d'un tempérament foncièrement humaniste, la position de l'écrivain ne peut pas n'être considérée que comme « ambiguë »<sup>108</sup>, ou comme se situant juste « à la frontière du racisme »<sup>109</sup> : son attention soutenue et répétée portée à des traits somatiques qu'il a entendu lier à une psychologie, à une couleur ou à d'autres particularités (comme le nez), le fait indubitablement se situer dans un espace proto-raciste<sup>110</sup>. D'ailleurs, certains commentateurs ont noté, à ce sujet, que lorsque Verne utilisait par exemple le mot « celte », ce n'était pas uniquement dans un sens politique ou idéologique : c'était aussi dans un sens « linguistique » et « racial »<sup>111</sup> (M-H. Huet). Aussi, malgré son évidente ambivalence sémantique, on ne saurait ici se tromper sur l'usage du mot « race » par l'écrivain. Chez Verne,

le mot « race » ne détiennent pas qu'un sens historique renvoyant aux seuls traits distinctifs des civilisations : il garde, également et éminemment, un sens physiologique fort ; d'autant plus fort que le mépris de Verne pour tout ce qui est mélangé, pour le métissage – coupable à ses yeux de faire perdre à chaque race pure ses qualités intrinsèques les plus précieuses<sup>112</sup> – n'est pas un vain mot. Admirateur inconditionnel de Walter Scott<sup>113</sup>, auteur à succès d'*Ivanhoé* (1820) connu pour avoir fortement contribué à la montée des doctrines raciales au 19<sup>e</sup> siècle<sup>114</sup>, c'est sans doute en partie sous l'influence de cet écrivain écossais que l'écrivain français a construit ses personnages et un corpus dans lequel finalement l'idéal de « pureté » fait un peu figure de fil moteur. En effet, très influencé par la mythologie nordique et sacrifiant volontiers à la blondeur<sup>115</sup>, Jules Verne va, sans compter, peupler ses récits d'un modèle d'homme incarnant la perfection tant physique que morale et de laquelle sera évidemment exclu le Juif. Faut-il s'en étonner ? Pas réellement dans la mesure où l'antisémitisme, qui part d'un « besoin de préservation », part aussi d'un « besoin de pureté » (M. Herszlikowicz)<sup>116</sup>. « Reconnaissable entre tous » selon Jules Verne, le juif va en fait subir, de la part du romancier, une mise à nu totale et systématique finalement assez peu surprenante, car il est un principe de base de l'antisémitisme : le « juif vague » ne peut et ne doit exister. Visibiliser la différence de son ennemi pour crédibiliser son discours<sup>117</sup> : telle sera la perspective de Verne chez qui, le Juif, sera d'abord un « homme »<sup>118</sup> et rarement une « femme ». Celui-ci, plutôt d'âge mûr, atteint les « cinquante ans » (Hakhabut) ou la « soixantaine d'années » (Jonas). Mais il peut être aussi un « vieillard » (Samuel). Si sa physionomie générale se révèle « parfois engageante » (Jonas) et « intelligente » (Skopelo) ; ce fait est toutefois tout à fait exceptionnel, car habituellement, celle-ci reste « bien sémite », c'est-à-dire « mauvaise (...) basse, cauteleuse ». Dans la plupart des cas, le Juif, qu'il soit « petit » (Hakhabut) ou « grand » (Jonas) est, en plus d'être « nerveux » (Zambuco) « maigre » (Jonas, Zambuco) ou « malingre » (Hakhabut). Signe probable de sa capacité (stratégique) d'adaptation, le personnage juif est porté par un « dos légèrement arrondi » (Zambuco), ou bien par une « échine souple » (Hakhabut). Son regard « fuyant » (Zambuco) exprime sans doute une malhonnêteté qui ne dit pas son nom. Il est vrai qu'en plus d'un « teint parcheminé » (Zambuco) ou « parsemé de tons roux » (Samuel), le Juif n'est pas sans montrer une « vilaine » ou une « méchante figure » (Hakhabut). Jules Verne ne se contente toutefois pas que d'une approche générale : c'est aussi par une multitude de détails aussi intimes que minutieux qu'il « visible » et met en lumière le juif dans sa judéité et judaïcité. Ainsi, si la chevelure n'est pas « inculte » (Hakhabut) ou de couleur « indescriptible » (Samuel), les cheveux du Juif se présentent alors comme « ras » (Skopelo), « plats » (Jonas) ou encore « feutrés comme une calotte » (Zambuco).

Sous son « front bombé » (Jonas) ou « courbé » (Samuel), le Juif dispose, tel un prédateur, d'yeux « vifs mais faux » (Hakhabut) ou « faux mais vifs » (Skopelo), voire « très vifs » (Jonas) ; en tout cas, signe d'une inflexible scrutation vampirisatrice, ces yeux sont « petits » (Skopelo), « durs » (Zambuco) et « noirs » (Jonas). Son nez, symbole d'une âme déviée et signe d'une intelligence aiguisée pour les affaires du monde<sup>119</sup>, est lorsqu'il n'a pas l'apparence d'un « bec de perroquet » (Zambuco), de toute façon « recourbé » (Skopelo), « courbe » (Hakhabut) ou « busqué » (Hakhabut). Ses lèvres sont « grosses » ou « allongées » (Jonas). Et s'il arrive au Juif de porter une barbiche « traditionnelle » (Jonas) ou « en pointe » (Jonas), signe de son appartenance communautaire, la couleur « jaunâtre » (Hakhabut) contribue plutôt, en raison de sa texture incertaine et trouble, à provoquer un sentiment de saleté et donc de répugnance. Enfin, doté de pieds<sup>120</sup>, « grands » (Hakhabut) et « longs » (Skopelo), ce sont en fait surtout les mains qui retiennent l'attention de Jules Verne : parfois « ridées » (Zambuco), celles-là sont généralement munies de « doigts longs et crochus » (Zambuco), ou de doigts « crochus » (Skopelo). Mais même sans ses doigts dont le positionnement si particulier semble indiquer un rapport spécial avec l'argent (l'avidité, la convoitise), les mains sont de toute façon suffisamment « crochues » (Samuel) ou « longues et crochues » (Hakhabut) pour satisfaire l'instinct d'appropriation du Juif : « faire main basse sur tout ce qui représente une valeur quelconque »<sup>121</sup>.

Il va sans dire que ces éléments qui viennent à édifier en la personne du Juif une créature quasi-méphistophélique, sont, esthétiquement parlant, aux antipodes de l'idéal vernien. Cet idéal, inspiré par la mythologie nordique et nourri par une inébranlable croyance dans la supériorité de l'homme européen<sup>122</sup> (le « représentant qualifié de la race humaine »<sup>123</sup>, le « modèle pour l'humanité ») a, de fait, parfois incité certains analystes à rapprocher Verne du racialisme pessimiste et décadentiste d'un Gobineau<sup>124</sup>. Peut-être avait-il lu ce dernier. Ce n'est toutefois là qu'une supposition qu'il conviendrait, à défaut de prouver, au moins d'approfondir. Car s'il est des certitudes qui peuvent en fait s'établir sans conteste, c'est bien celles concernant ses affinités idéologiques ou ses complications politiques.

Porté vers les anarchistes<sup>125</sup>, il semble bien que ses sympathies l'aient aussi porté vers les saint-simoniens<sup>126</sup>. Proches et spécialistes ne paraissent en douter : selon eux, Verne fut un « saint-simonien bon teint »<sup>127</sup>. Prendre le parti d'« idéologiser » Jules Verne ne revient pas seulement à le faire sortir ici du champ préservé de la littérature enfantine. Procurer un profil politique à l'écrivain, le retracer dans un itinéraire intellectuel, c'est aussi pour nous tenter d'obtenir, par ce biais, des clés explicatives concernant des schémas romanesques qui, quoi qu'on en dise, révèlent une véritable rhétorique anti-juive.

### Déterminants idéologiques et paramètres politiques : l'autre Jules Verne

Si l'on exclut l'hypothèse rocambolesque de la vengeance (Verne aurait été anti-sémite en riposte à la rumeur courant sur sa judéité)<sup>128</sup>, il reste en général, à notre disposition, trois types d'options permettant d'expliquer l'antisémitisme de Verne. Schématiquement, on les résumera ainsi :

– La première d'entre elles, à forte consonance psychanalytique<sup>129</sup>, entend expliquer que cet antisémitisme, « la partie obscure » de Verne, serait la conséquence de la dérivation traumatique d'un surmoi paternel. Exacerbé, celui-ci aurait alors abouti à l'image inversée et fantasmée d'un père juif (ou enjuivé, car le métier d'avoué consiste à manipuler l'argent d'autrui) qui, au final, se serait montré hostile aux désirs de l'enfant...

– Moins absconse que la précédente, la deuxième<sup>130</sup> de ces perspectives causales s'est pour sa part essayée, en investissant le terrain « culturel », à souligner le rôle du conditionnement éducatif subi par l'enfant : issu d'une famille catholique et conservatrice partageant l'opinion anti-juive, Jules Verne aurait donc, tout naturellement, contracté les réflexes religieux de son entourage, et en particulier ceux de son père qui était un ardent chrétien aux limites du mysticisme.

– Enfin, un dernier type de raisonnement<sup>131</sup> mettant en cause « l'environnement », est venu compléter la valse des explications. S'appuyant sur la notion de « contexte » et s'en remettant à lui seul, l'argument a consisté ici à dire que Jules Verne ayant cédé aux injonctions du jour pour satisfaire son lectorat, l'écrivain n'avait en fin de compte fait que suivre, par opportunisme ou facilité, un mouvement d'époque (l'antisémitisme) auquel, de toute façon, personne ne pouvait échapper...

De ces trois pistes explicatives ressort un point commun qu'on ne saurait sous-estimer : l'idée de dé-responsabilisation. En effet, à lire ces explications et à tenter d'en comprendre les mécanismes, on aboutit invariablement au même constat : l'écrivain n'est, implicitement, jamais responsable de ce qu'il produit. Lorsqu'elle n'est pas le fait d'un « traumatisme de jeunesse », la « faute » en revient inexorablement, soit à la famille (déterminisme culturel), soit à la société de l'époque (causalité structurelle) : dans tous les cas, elle est de toute façon collectivisée. Nous ne nions pas que des événements ou des éléments familiaux puissent influencer un type de construction ou de projection intellectuelle. Nous ne nions pas non plus le fait que toute œuvre s'inscrit également dans une époque, et qu'il est plutôt indiqué (mais pas toujours indispensable) de « replacer l'œuvre dans son temps » (O. Dumas) pour s'éviter l'anachronisme. Mais si ces obstacles heuristiques nécessitent d'être pris en compte, il convient de se rappeler d'un postulat tout aussi fondamental : « on n'écrit pas innocemment »<sup>132</sup>, c'est-à-

dire qu'on ne couche pas des mots sur le papier sans impliquer ou engager de sa propre personne. Le fait que l'œuvre de Verne ne serait pas une projection de l'écrivain (Daniel Compère)<sup>133</sup> ou qu'il ne faudrait pas confondre les personnages avec l'auteur (Volker Dehs)<sup>134</sup>, ne saurait nous faire oublier ce point essentiel : il n'y a pas, il n'y a même jamais de littérature innocente<sup>135</sup> ; car on n'écrit pas avec l'intention de ne pas produire d'effet. L'acte d'écriture, quelle que soit sa forme, est toujours finalisé. Paul Bénichou a d'ailleurs bien senti cet enjeu : « dans la mesure où elle est un discours public non simplement récréatif, la littérature est responsable de ses effets [car] elle contribue à accréditer certaines valeurs au sein d'une société<sup>136</sup>. Maître de sa plume et propriétaire exclusif de ses pensées, l'écrivain porte donc seul la responsabilité intellectuelle de ce qu'il entend dire et de ce qu'il produit.

Ces conditions entendues, il nous a alors paru opportun, face à des diagnostics trop souvent convenus, d'explorer des voies explicatives autres que celles qui, bien souvent, tendent à dé-responsabiliser ou à dédouaner Verne de ses écrits lorsque ceux-là font problème ou polémique. Parmi ces voies, s'inscrit une hypothèse généralement délaissée imposant une approche différente de l'écrivain : l'hypothèse idéologico-politique. Il ne nous échappe pas ici que cette optique est assez audacieuse, car dresser un portrait politique de l'écrivain n'est en fait pas chose aisée. C'est même apparemment une « gageure »<sup>137</sup> que de l'envisager tant une certitude paraît devoir s'imposer à ce sujet : « les opinions politiques de Jules Verne ne sont pas simples »<sup>138</sup> à définir, tellement peu simples que certains ont même parlé, à cet égard, d'« imbroglia »<sup>139</sup> (M. Soriano). Certes, les lectures politiques de l'œuvre de Verne ne manquent pas, mais bien souvent elles divergent<sup>140</sup>. Elles divergent d'une part parce que les commentateurs retranscrivent eux aussi leurs propres choix politiques<sup>141</sup>. Mais elles divergent également en raison d'« opinions politiques secrètes » (M. Moré)<sup>142</sup> dont aurait fait preuve Jules Verne.

Pourtant réputé ne pas être un idéologue et pour disposer d'une « expertise politique assez superficielle » (L. Boia)<sup>143</sup>, l'écrivain aurait donc produit, selon les dires de certains analystes, une œuvre « assez pauvre d'idées politiques »<sup>144</sup> (N. Minerva). Ces jugements, plutôt tranchants, s'avèrent en fait très discutables. Car même « sans être un romancier engagé », il est certain que « Verne prend position sur des questions idéologiques »<sup>145</sup>. L'ambiguïté de sa pensée ne permet certes pas de décrire de façon systématique celle-ci ; mais ce serait aussi totalement se méprendre que de croire l'écrivain vierge de toute option philosophique ou de tout engagement partisan : preuve en est, son élection au conseil municipal d'Amiens en mai 1888 sur une liste « rouge »<sup>146</sup>, quelquefois même qualifiée d'« ultra-rouge »<sup>147</sup> ! Il y a toujours ici, pour le lecteur, un

moment de surprise à recevoir cette information car en général, les biographes se plaisent à conforter Jules Verne dans des opinions conservatrices<sup>148</sup>, et à considérer son œuvre comme étant l'expression des idées et des valeurs de la bourgeoisie libérale<sup>149</sup>. Identifié comme orléaniste au cours des premières années de la République (ce que démentira la tête de liste qui le fera élire, le maire républicain d'Amiens, Frédéric Petit)<sup>150</sup>, aujourd'hui encore, on aime voir en ce romancier (qui fut un temps adhérent de la Ligue de la Patrie Française)<sup>151</sup> un monarchiste<sup>152</sup> ou un conservateur<sup>153</sup>, c'est-à-dire, traduit en termes contemporains, voir en lui « un écrivain *de droite* » (L. Boia)<sup>154</sup> ou un écrivain que l'on « peut situer à droite » (P. Guiral)<sup>155</sup>. Mais cette classification binaire (*droite vs gauche*), qui n'est déjà, en soi, pas complètement satisfaisante, l'est encore un peu moins au regard de la complexité de sa personnalité et de son parcours. En effet, sans aller jusqu'à prétendre que Verne fut un ultra parmi les « rouges », on doit cependant convenir d'un fait absolument certain : la liste sur laquelle il se fait élire en 1888 (soit quelques mois après son soutien proclamé à Jules Ferry)<sup>156</sup> est incontestablement réputée pour dégager une sensibilité politique spécifique. Appréhendée comme « socialiste »<sup>157</sup>, comme « radicale »<sup>158</sup> ou encore comme « radicale-socialiste<sup>159</sup> », on a aussi catalogué cette liste, que l'on a entendu situer au « centre gauche »<sup>160</sup> ou alors à « l'extrême-gauche »<sup>161</sup>, comme étant de toute façon une liste « républicaine de gauche »<sup>162</sup> ; qui elle-même se déclarait « progressiste »<sup>163</sup>.

Dirigée par le fondateur du *Progrès de la Somme*, Frédéric Petit (en même temps animateur du Parti Républicain dans cette région), cette liste était parmi toutes celles en lice, la principale concurrente d'une liste « de droite » (menée par un ami de Jules Verne, l'avocat et député de la Somme Albert Deberly), regroupant les « réactionnaires libéraux » : l'Union Conservatrice<sup>164</sup>. Même si l'engagement de Verne, sur « la liste de la Mairie », a parfois été entendu comme le moyen, pour lui, d'accéder à des responsabilités administratives et techniques<sup>165</sup>, il demeure que cet engagement est à nos yeux un élément suffisamment consistant pour être versé au dossier politique du littérateur.

« Jules Verne se dira toujours républicain », affirme Simone Vierne<sup>166</sup>. Il sera même considéré, par la revue communisante *Europe*, comme « l'écrivain progressiste type »<sup>167</sup>. Mais en dehors de ces déclarations et de ces projections, il faut aussi et de toute façon se rendre à l'évidence : de par les thématiques avancées et déclinées (anti-mercantilisme, attaque du capitalisme industriel et financier, stigmatisation de l'affairisme anglo-saxon, haine de l'or, mépris du lucre...), Verne ne pouvait en toute cohérence pour l'époque, que se positionner vers des horizons socialisants ou anarchisants. Jean Chesneaux<sup>168</sup> n'a d'ailleurs semblé avoir aucun doute à ce sujet puisqu'il a très clairement détecté chez

Verne, trois grands courants politiques allant dans ce sens : la tradition quarante-huitarde (sensibilité aux mouvements populaires, éveil des nationalités, anti-esclavagisme...), l'individualisme libertaire (anti-militarisme, contestations de l'autorité, mise en cause des institutions...) et enfin, un socialisme utopique d'origine saint-simonienne. En effet, loin de n'être, comme il a été dit, qu'un « ennemi des communards »<sup>169</sup> ou qu'un opposant au syndicalisme<sup>170</sup>, la connaissance nous contraint aussi à rappeler que la sensibilité de Jules Verne a également fait qu'il sympathisa avec toutes les causes justes, et surtout avec toutes les misères<sup>171</sup>. Interpellé par les problèmes sociaux de son époque, l'écrivain qui croyait à la solidarité humaine<sup>172</sup> et en appelait « à plus de responsabilité sociale »<sup>173</sup>, n'hésitait par exemple pas à parler de la Révolution industrielle comme d'un « nouveau péché originel »<sup>174</sup>. Apparemment soucieux de questions qu'il partageait (consciemment ?) avec les socialistes de son époque, c'est donc en toute logique que Verne a été porté à admirer et fréquenter des personnalités aussi éloignées du libéralisme économique que du conservatisme social. Si l'on pense notamment parmi celles-ci, au militant laïque et républicain Jean Macé (avec qui il se lia et collabora)<sup>175</sup>, au communard Paschal Grousset (alias André Laurie), socialiste indépendant avec lequel il cultivera une grande complicité, notamment professionnelle<sup>176</sup>, ou encore à l'ardent républicain (auteur d'essais sur le socialisme vers 1850) Ange Guépin, avec qui il entretiendra une correspondance<sup>177</sup>, on se doit aussi de mentionner, au tableau, les noms de l'« évolutionniste révolutionnaire » (et géographe) Elisée Reclus (dont Verne assurera posséder toutes les œuvres)<sup>178</sup>, ainsi que celui de « l'un des plus grands écrivains de la France »<sup>179</sup>, très estimé par Verne : la romancière « sociale » George Sand.

Certes, ces seuls éléments ne suffisent sans doute pas aux yeux de certains à classer Verne comme « socialiste »<sup>180</sup>, ni même à l'affilier comme héritier du socialisme (utopique) français.

Mais il est incontestable, à ce moment, que ces informations, ou ces indices incitent à rappeler, qu'en plus de ses amitiés, Verne a également pris le soin d'examiner la pensée de certains de ces théoriciens ou réformateurs sociaux : Cabet, Pecqueur et Enfantin paraissent être de ceux-là<sup>181</sup>. Plus sûrement, c'est tout le courant du socialisme pré-marxiste français qui semble avoir réellement eu les faveurs du littéraire. Si Saint-Simon<sup>182</sup>, Fourier<sup>183</sup> ou encore le « remarquable » Proudhon (un « admirable logicien » pour lequel Verne paraît s'être passionné)<sup>184</sup> participent à l'univers de l'écrivain, on ne saurait également priver cette liste du nom de Pierre Leroux<sup>185</sup>, ou de celui d'Alphonse Toussenel « personnage remarquable » qui, cité à plusieurs reprises par Verne, figurera en bonne place dans sa bibliothèque personnelle<sup>186</sup>. S'il importe, selon nous, de faire mention de ces doctrinaires parmi les influences françaises de Verne, c'est que

ceux-là, en plus de porter ou d'incarner le socialisme, sont aussi incontestablement réputés pour avoir promu et sans doute établi, dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle (c'est-à-dire bien avant Drumont), ce qu'il est convenu d'identifier comme l'« antisémitisme moderne ». Ajoutons à cet éventail déjà fourni, des références étrangères comme l'anarchiste russe anti-juif Bakounine<sup>187</sup>, ou l'allemand Richard Wagner<sup>188</sup> (« compositeur de génie », mais aussi « révolutionnaire athée » auteur d'un pamphlet antisémite en 1850), et il est d'évidence que Jules Verne décline très nettement ici le profil d'un homme qui, sur le plan intellectuel et culturel, se rapproche bien plus d'un révolutionnaire, fut-il « souterrain »<sup>189</sup>, que d'un réactionnaire animé par un conservatisme (social) même « timoré ».

Il convient de préciser, à ce moment, qu'envisager le rattachement de Verne à la formule socialiste ne participe pas d'une intention de principe destinée à contredire, coûte que coûte, des commentateurs convaincus que le littérateur serait étranger à cette famille de pensée. Plutôt, telle une alternative épistémologique aux explications jusque-là consenties concernant son antisémitisme, il s'agit de faire prendre conscience que le discours du romancier tenu à propos des juifs, pourrait fort bien s'affirmer comme le produit direct de son univers mental et idéologique. Et cette donne ne peut franchement être mise de côté. Car à moins de procéder par omissions ou négations, on ne saurait oublier qu'il exista, au XIX<sup>e</sup> siècle, « un socialisme des imbéciles »<sup>190</sup> au titre duquel figurent précisément certains des réformateurs sociaux courus par Verne. En effet, en dépit d'un apparent contraste terminologique, il faut se rendre à l'évidence : l'historiographie française a trop souvent négligé le fait que « socialisme » et « antisémitisme » furent, à cette époque, d'intimes partenaires : « par plus d'un côté », ils « se touchent et se tiennent »<sup>191</sup> remarquait l'essayiste libéral et catholique A. Leroy-Beaulieu. Le socialiste antivotard Adolphe Tabarant en conviendra d'ailleurs lui-même : « un jour, le socialisme s'étant oublié, l'antisémitisme fut »<sup>192</sup>. Véritablement « pionniers de l'antisémitisme sous sa forme moderne »<sup>193</sup>, les socialistes furent donc, en effet, dans leur extrême majorité (et jusqu'à une époque parfois avancée se situant au-delà de l'Affaire Dreyfus), les pourvoyeurs d'un discours de haine envers les Juifs<sup>194</sup>. Apparemment inexistant chez Enfantin et Cabet, plus ambigu chez certains saint-simoniens (non juifs), assez douteux chez Saint-Simon lui-même, l'incertitude à ce sujet ne sera toutefois plus de mise pour ce qui est de Fourier, Leroux, Toussenel et Proudhon. Comme elle ne le sera d'ailleurs pas pour la militante George Sand et le libertaire Elisée Reclus<sup>195</sup>.

À regarder de près les influences « subies » par Verne, il est clair que l'incohérence supposée de son antisémitisme ne tient absolument pas. Car il est en

fin de compte un principe qui lui ne se dément pas : « les choix ne sont jamais de hasard » (C. Guillaumin)<sup>196</sup>. Loin de procéder « par inattention » comme aimerait le croire Claude Aziza<sup>197</sup>, c'est bien un antisémitisme construit, du moins réfléchi, un antisémitisme « en conscience », c'est-à-dire produit en toute connaissance de cause, que livre le romancier. Sans nécessairement penser à une démarche planifiée de sa part, il y a assurément chez Verne, de par la récurrence des mots employés et de par les sous-entendus qui s'invitent une évidente cohérence d'idées et de perspectives. Décliné quasi-continuellement sur le mode dépréciatif de la caricature ou du mépris, quand ce ne fut pas celui de la stigmatisation ou de l'anathème, le mot « juif » a, incontestablement fait l'objet chez Verne, d'un usage persistant. Trop persistant pour ne pas y voir une forme d'acharnement : l'antisémitisme. On dit que « l'activité classificatoire n'est ni gratuite, ni hasardée » mais qu'elle est « rationalisation » (C. Guillaumin)<sup>198</sup> : c'est bien cette rationalisation, parfois sourcilieuse, que Jules Verne a entendu appliquer au(x) Juif(s). Comme l'a noté Jean Chesneaux<sup>199</sup>, « le regard-sur-le-monde » que proposent *Les voyages extraordinaires* n'a en réalité « rien de neutre ». L'écrivain « choisit ses cibles » et « met en œuvre une thématique sélective et cohérente » : assurément, c'est de cette méthode dont participe son imaginaire judéophobe.

L'ironie de l'histoire voudra que ce soit Léon Blum (« Blum-le-socialiste », mais aussi « Blum-le-juif »<sup>200</sup>) qui, dans *L'Humanité* du 3 avril 1905, rende hommage à Verne pour la bonne influence de son œuvre ; œuvre qu'il conseillait d'ailleurs de juger dans son ensemble et non en détails<sup>201</sup>, et qu'il n'avait sans doute pas réellement lue dans toute sa teneur. D'autres en revanche, plus étonnamment, le liront avec intérêt (alors même que le romancier français figurait à cette même période sur les listes Otto)<sup>202</sup> : ce sera le cas de quelques dignitaires allemands du 3<sup>ème</sup> Reich, dont le ministre de la propagande Joseph Goebbels<sup>203</sup>. Cet enchevêtrement ultime d'informations plutôt paradoxales, ne fait évidemment rien pour clarifier une histoire des idées déjà rendue problématique par son hermétisme. Sans doute est-ce d'ailleurs pour cette raison que d'aucuns, afin d'explicitier les positions en apparence incompatibles du littérateur, ont parlé d'un « Verne oxymorique » (C. Chelebourg)<sup>204</sup> ou d'un « Verne polyphonique » (D. Compère)<sup>205</sup>, et ainsi préféré s'en tenir à l'idée somme toute confortable que cet « esprit libre » était finalement « inclassable » (L. Boia)<sup>206</sup>. « Esprit libre », on peut le concevoir. En revanche, prétendre Jules Verne « inclassable » est un point de vue qui, en dehors d'être assez contestable, est surtout problématique.

Car si cette approche laisse assurément des portes ouvertes et semble balayer le dogmatisme explicatif, cette façon de voir les choses n'est pas non plus

sans faille puisque à ce moment précis, elle se révèle être aussi une manière biaisée et détournée de s'affranchir ou de se débarrasser d'épineuses questions. Parmi ces questions, on comprendra que celle concernant l'origine de l'antisémitisme de Verne n'est pas nécessairement faite pour susciter la sérénité : sans pour autant produire une « rupture épistémologique », il est vrai que la probabilité d'une « dissonance cognitive » est, sur ce point précis, loin d'être exclue.

## notes

1. Mireille Coutrix, « Verne et Shakespeare », *Cahiers de l'Herne*, N° 25, Paris, 1974, p. 229.
2. Daniel Compère, *Jules Verne. Parcours d'une œuvre*, Encre, Amiens, 1996, p. 47.
3. Armand Goupil, *Jules Verne*, Paris, Librairie Larousse (« Textes pour aujourd'hui »), 1975, p. 10.
4. *Ibid.*
5. Simone Vierende, *Verne*, Grez-sur-Loing, Pardès (« Qui suis-je ? »), 2005, p. 7 ; S. Vierende, *Jules Verne. Mythe et modernité*, Paris, Puf, 1989, p. 6 ; Daniel Compère, « Un voyage imaginaire de Jules Verne : Voyage au centre de la terre », Paris, *Archives des lettres modernes*, n° 174 (V), 1977, p. 52.
6. Axel Preiss, « Jules Verne (1828-1905) » in Daniel Couty, *Histoire de la littérature française* (dir.), Paris, Larousse (« In Extenso »), 2002, p. 1264.
7. Jacques Noiray, *Le romancier et la machine. L'image de la machine dans le roman français (1850 – 1900) (II) Jules Verne – Villiers de l'Isle-Adam*, Paris, José Corti, 1982, p. 15 ; A. Goupil, *op. cit.*, p. 183.
8. Commencant à être réévalué vers 1960 (Simone Vierende, *Verne* (*op. cit.*), p. 7), Jules Verne va, outre faire l'objet de nombreuses thèses, également être inscrit au programme de l'agrégation de lettres modernes (Olivier Dumas, *Jules Verne*, Lyon, La Manufacture, 1988, p. 17 et 89). Au total, plus de 4 200 études ont été réalisées sur Verne (Christian Chelebourg « Jules Verne, l'œil et le ventre. Une poétique du sujet », Paris-Caen, *Lettres Modernes*, Minard, 1999, p. 9).
9. A. Goupil, *op. cit.*, p. 183.
10. Lucian Boia, *Jules Verne. Les paradoxes d'un mythe*, Paris, Les Belles Lettres, 2005, p. 14.
11. Cf. Jean Chesneaux, *Jules Verne, un regard sur le monde. Nouvelles lectures politiques*, Paris, Bayard, 2001, 298 p. ; *Jules Verne. Une lecture politique*, Paris, Maspéro, 1982, 202 p.
12. Au nombre des exemplaires vendus, J. Verne est le quatrième auteur mondial et le champion français des auteurs traduits (Joëlle Dusseau, *Jules Verne*, Paris, Perrin, 2005, p. 9 ; Jean-Paul Dekiss, *Jules Verne, le rêve du progrès*, Paris, Découvertes Gallimard, 1997, p. 70).
13. Roger Maudhuy, *Jules Verne, la face cachée*, Paris, France-Empire, 2005, p. 48 et 49. Pour appuyer ses dires, ce commentateur rapporte les propos de Agnès Marcetteau, conservateur de la médiathèque de Nantes, qui considère par exemple que *Hector Servadac*, « livre extrêmement pesant », « fait tâche dans l'œuvre de Jules Verne. On ne peut le lire sans éprouver un malaise » dit-elle. Et de conclure : « c'est vraiment le livre embarrassant, injustifiable ».
14. Daniel Compère, « Préface », in Jules Verne, *Christophe Colomb*, édition Zulma, 1991, p. 12 ; Hubert Juin, « Jules Verne et ses mythologies », *Magazine littéraire*, n° 119, décembre 1976, p. 11.
15. *Le Monde de l'Éducation*, n° 239, octobre 2004, p. 79.
16. Marc Soriano, « Verne (Jules), 1828-1905 », in *Encyclopaedia Universalis* (23), Paris, 2002, p. 448.
17. *Ibid.*
18. *Ibid.* ; voir également M. Soriano, « Adapter Jules Verne », *L'Arc*, n° 29, Paris, Librairie Duponchelle, 1990, p. 90.
19. L. Boia, *op. cit.*, p. 229.
20. Marc Soriano, « Qui a tué Jules Verne ? », *Europe*, n° 720, avril 1989, p. 171.

21. *La revue des lettres modernes*, « Jules Verne (7) : voir du feu. Contribution à l'étude du regard chez Jules Verne », Paris, 1994, p. 135.
22. Christian Chelebourg, *art. cit.*, p. 68.
23. M. Soriano, *art. cit.*, p. 171.
24. Francis Lacassin, « Les naufragés de la terre », *L'Arc*, n° 29, Paris, Librairie Duponchelle, 1990, p. 79.
25. *Ibid.*
26. O. Dumas, *Jules Verne* (avec la publication de la correspondance inédite de Jules Verne à sa famille), Lyon, La Manufacture, 1988, p. 17.
27. D. Compère, « Un voyage imaginaire de Jules Verne : *Voyage au centre de la terre* », Paris, *Archives des lettres modernes* (V), n° 174, p. 33.
28. On pense notamment à son petit-fils Jean-Jules Verne qui essaie tant bien que mal, de se convaincre que Jules Verne n'était pas antisémite (cf. J.-J. Verne, *Jules Verne*, Paris, Librairie Hachette, 1978, (nouvelle édition mise à jour), p. 224.)
29. Herbert R. Lottman, *Jules Verne* (traduit de l'anglais par Marianne Véron), Paris, Flammarion, 1996, p. 64.
30. Marc Soriano, *Portrait de l'artiste jeune*, suivi des « Quatre premiers textes publiés de Jules Verne » (post-face de Ray Bradbury), Paris, Gallimard, 1978, p. 35.
31. Marc Soriano, *Jules Verne (le cas Verne)*, Paris, Julliard, (« Les vivants »), 1978, p. 213 et 214 n. 3.
32. Jean Chesneaux, *Jules Verne, une lecture politique, op. cit.*, p. 102 et 152 ; *Jules Verne, un regard sur le monde, op. cit.* p. 215.
33. Jules Verne, *Le village aérien* (illustrations de Georges Roux), Toulouse, éditions Ombres, 1999, p. 27.
34. *Ibid.*
35. Comme le font remarquer certains commentateurs, il y a chez Verne une « donnée absolument manifeste et récurrente (...) : l'abondance de groupes humains, mini-groupes ou sociétés » (Yves Gilli et Florent Montclair, *Jules Verne et l'utopie*, Besançon, P.C.U.B., 1999, p. 7).
36. Marc Soriano, *Jules Verne (le cas Verne)*, Paris, Julliard (« Les vivants »), 1978, p. 220 et 270.
37. Daniel Compère, *Jules Verne. Parcours d'une œuvre*, Amiens, Encreage (« Références »), 1996, p. 51.
38. Marc Soriano, *op. cit.*, p. 287.
39. Daniel Compère, *op. cit.*
40. Jean Chesneaux, *Jules Verne, un regard sur le monde, op. cit.*, p. 43.
41. Cité par Y. Gilli et F. Montclair, *op. cit.*, p. 35.
42. Jules Verne, *Les mirifiques aventures de Maître Antifer* (illustrations de l'édition originale Hetzel), Paris, Hachette (« Les intégrales Jules Verne »), 1988, p. 237.
43. J. Chesneaux, *Jules Verne. Une lecture politique, op. cit.*, p. 151 ; J. Chesneaux, *Jules Verne, un regard sur le monde, op. cit.*, p. 215.
44. Marc Soriano, *Portrait de l'artiste jeune*, suivi des « Quatre premiers textes publiés de Jules Verne » (post-face de Ray Bradbury), Paris, Gallimard, 1978, p. 31.
45. M. Soriano, « Qui a tué Jules Verne ? », *Europe*, n° 720, avril 1989 (67<sup>ème</sup> année), p. 175.
46. Cf. J. Chesneaux, *Jules Verne. Une lecture politique, op. cit.*, p. 108 et 127.
47. M. Soriano, *Portrait de l'artiste, op. cit.*, p. 31.
48. *Ibid.*, p. 32.
49. *Ibid.*, p. 31 à 33.
50. Jules Verne, *Martin Paz* (nouvelle historique) in M. Soriano, *Portrait de l'artiste, op. cit.*, p. 153, 160, 169, 178 et 209.
51. H.R. Lottman, *op. cit.*, p. 216.
52. Publiée pour la première fois dans le journal *Le Soir* en 1941, *L'étoile mystérieuse* subit des modifications dès 1954 : le marchand juif dénommé Isaac Blumenstein est désormais remplacé par un certain Bohlwinkel... (cf. Jean-Paul Tomasi et Michel Deligne *Tintin chez Jules Verne*, Bruxelles, Lefranc, 1998, p. 88 à 92).

53. Jules Verne, *Hector Servadac* in « Les romans de l'air » (édition présentée et commentée par Claude Aziza), Paris, Omnibus, 2001, p. 877 et 949.
54. *Ibid.*, p. 856.
55. *Ibid.*, p. 968.
56. *Ibid.*, p. 856 et 993.
57. *Ibid.*, p. 1040 et 856.
58. Cité par J. Chesneaux, *Jules Verne, un regard sur le monde*, *op. cit.*, p. 215.
59. H.R. Lottman, *op. cit.*, p. 63.
60. *Ibid.*, p. 218.
61. Marc Soriano, *Jules Verne (le cas Verne)*, *op. cit.*, p. 293.
62. Francis Lacassin, « Les naufragés de la terre », *L'Arc*, n° 29, (Paris), 1990, p. 79.
63. Jean-Pierre Picot, « Postface » in Jules Verne, *Maître Zacharius et autres récits*, Paris, Librairie José Corti, 2000, p. 339.
64. Jules Verne, *Le château des Carpathes*, Paris, LGF/Le Livre de Poche, 2002, p. 47.
65. *Ibid.*
66. *Ibid.*
67. *Ibid.*
68. cf. Joëlle Dusseau, *La conception de la société chez Jules Verne, observation et rêve* (thèse pour le doctorat d'histoire, Bordeaux 3, 1996).
69. Jules Verne, *Voyage au centre de la terre*, Paris, LGF/ Le Livre de Poche, 372 p.
70. *Ibid.*, p. 10.
71. *Ibid.*
72. Jules Verne, *Les enfants du Capitaine Grant*, Paris, Hachette (« Grands romans – Grands récits »), 1977, p. 9.
73. *Ibid.*
74. Jules Verne, *Une ville flottante*, Paris, Libro (n° 346), p. 43-44.
75. *Ibid.*
76. *Ibid.*
77. Jules Verne, *Michel Strogoff. Moscou – Irkoutsk*, Paris, LGF/Le Livre de Poche, 1999, p. 47.
78. *Ibid.*, p. 48.
79. J.P. Picot, « Postface », in *op. cit.*, p. 336.
80. Jules Verne, *Hector Servadac*, *op. cit.*, p. 856.
81. *Ibid.*, p. 918.
82. *Ibid.*, p. 856.
83. Cité par Jean-Jules Verne, *Jules Verne*, *op. cit.*, p. 224.
84. Cité par Joëlle Dusseau, *Jules Verne*, Paris, Perrin, 2005, p. 290.
85. Jules Verne, *Mistress Branican* (83 dessins de L. Bennett), Gauthier-Languereau, 1978, p. 285.
86. *Ibid.*
87. Jules Verne, *L'invasion de la mer* (préface de J-P. Picot), Ceres éditions, 2003, p. 27-28.
88. Cité par Joëlle Dusseau, *op. cit.*, p. 292.
89. Jules Verne, *Les mirifiques aventures de Maître Antifer*, Paris, Hachette (« Grandes Œuvres »), 1988, p. 162.
90. *Ibid.*
91. *Ibid.*
92. *Ibid.*
93. Jules Verne, *Le testament d'un excentrique*, Paris, Hachette (« Grandes Œuvres »), 1992, p. 296.
94. *Ibid.*
95. Jules Verne, *Martin Paz*, *op. cit.*, p. 159.

96. H.R. Lottman, *op. cit.*, p. 64 et 236.
97. Cité par Joëlle Dusseau, *op. cit.*, p. 292.
98. *Ibid.*, p. 290-291.
99. Jules Verne, *Le chemin de France* (suivi de *Gil Braltar*), Paris, Hachette (« Grandes Œuvres »), 1988, p. 385.
100. Jules Verne, *Le secret de Wilhem Storitz* (roman posthume, texte remanié par Michel Verne pour la 1<sup>ère</sup> publication), Toulouse, Ombres (« Petite bibliothèque Ombres »), 1996, p. 60-61.
101. Jules Verne, *Géographie illustrée de la France et de ses colonies*, Paris, Hetzel, s.d. [1866-1867], p. 730.
102. Jules Verne, *Le château des Carpathes*, *op. cit.*, p. 47.
103. Suite aux protestations de certaines personnalités, comme le grand rabbin de Paris, Zadoc Kahn, consterné de la lecture d'*Hector Servadac*, son éditeur P.-J. Hetzel avait bien tenté d'atténuer certains passages des récits de Verne, mais cette tentative fut vaine : l'auteur persista et signa (cf. H.R. Lottman, *op. cit.*, p. 235-236 ; L. Boia, *Jules Verne. Les paradoxes d'un mythe*, Paris, Les Belles Lettres, 2005, p. 225-226).
104. Pierre Versins, « Verne (Jules), in *Encyclopédie de l'utopie, des voyages extraordinaires et de la science-fiction*, Lausanne, L'Age d'homme, 1972, p. 932.
105. J. Dusseau, *op. cit.*, p. 434.
106. D. Compère, « Un voyage imaginaire de Jules Verne : Voyage au Centre de la Terre, *Archives des lettres modernes*, n° 174 (V), 1977, p. 33.
107. J. Dusseau, *op. cit.*, p. 424-425.
108. Marc Ferro (dir.), *Le livre noir du colonialisme (XVI<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle). De l'extermination à la repentance*, Paris, R. Laffont, 2003, p. 214.
109. *Ibid.*
101. J. Chesneaux, *Jules Verne. Une lecture politique*, *op. cit.*, p. 102-103.
111. Cité par J. Chesneaux, *ibid.*, p. 130.
112. Julian Garavito, « Jules Verne et l'Amérique Latine », *Europe*, n° 595-596, novembre/décembre 1978, p. 43 ; M. Soriano, *Portrait de l'artiste*, *op. cit.*, p. 33.
113. Cf. H.R. Lottman, *op. cit.*, p. 64-65 ; Lise Sabourin, « Jules Verne et l'Écosse : lire, voir, créer » in M.-C. Gomez-Géraud et Philippe Antoine (dir.), *Roman et récit de voyage*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2001, p. 143.
114. Léon Poliakov, *Le mythe aryen. Essai sur les sources du racisme et des nationalismes*, Bruxelles, Complexe, 1987, p. 239.
115. Marcel Lecomte, « Le thème du Grand Nord », *L'Arc*, n° 29, Paris, Librairie Duponchelle, 1990, p. 66-67 ; Yves-Olivier Martin, « Jules Verne et le roman populaire », *Cahiers de l'Herne*, n° 25, 1974, p. 292. Par exemple, dans *Le rayon vert* (1882), Jules Verne décrit la « charmante Miss Campbell », une « vraie écossaise », comme l'« une de ces nobles filles de Thulé, aux yeux bleus et aux cheveux blonds » (in *Le Tour du monde en 80 jours*, Paris, Hachette, 1977, p. 299-300).
116. Michel Herszlikowicz, *Philosophie de l'antisémitisme*, Paris, PUF, 1985, p. 79.
117. Lydia Flem rappelle ce principe sorti de la bouche de Drumont : « Un M. Cahen qui va à la synagogue, qui observe les lois mosaïques est un être respectable ; je ne lui en veux pas. J'en veux au Juif vague » (L. Flem, *Le racisme*, préface de L. Poliakov, Paris, MA éditions, 1985, p. 29).
118. Contrairement à ce que prétendent certains spécialistes de Jules Verne, comme par exemple Jean Chesneaux (*Jules Verne, un regard sur le monde. Nouvelles lectures*, Paris, Bayard, 2001, p. 216), il n'y a pas qu'« un seul fils d'Abraham parmi les milliers de personnages des Voyages ». En fait, au moins quatre d'entre eux sont identifiables par leur nom ou prénom : Samuel dans *Martin Paz* (in M. Soriano, *Portrait de l'artiste jeune*, suivi des « Quatre premiers textes publiés de Jules Verne », postface de Ray Bradbury, Paris, Gallimard, p. 159, 160, 178 et 209) ; Isac Hakhabut dans *Hector Servadac* (in « Les romans de l'air », édition présentée et commentée par Claude Aziza, Paris, Omnibus, 2001, p. 854 à 856 ; p. 877, 918, 949, 968, 992 à 994, 1040) ; Jonas dans *Le château des Carpathes*, Paris, LGF/Le Livre de Poche, 2002, p. 14 et 47) ; Zambuco dans *Les miri-*

119. *fiques aventures de maître Antifer* (Paris, Hachette, « Les intégrales Jules Verne », 1988, p. 162, 164, 167, 168).
119. Cf. Sander L. Gilman, *L'Autre et le Moi. Stéréotypes occidentaux de la race, de la sexualité et de la maladie*, Paris, Puf, 1996, p. 221 et 223.
120. Le « pied juif » semble également avoir fait l'objet de « débats » au XIX<sup>e</sup> siècle (cf. S.L. Gilman, *op. cit.*, p. 163 à 181).
121. Jules Verne, *Les mirifiques aventures de Maître Antifer*, *op. cit.* p. 162.
122. Claude Liauzu (dir.), *Colonisation : droit d'inventaire*, Paris, Armand Colin (« Les enjeux de l'histoire »), 2004, p. 154.
123. Jules Verne, *Le village aérien*, *op. cit.*, p. 253.
124. Cf. Julian Garavito, « Jules Verne et l'Amérique Latine », *art. cit.*, p. 143 ; Florent Montclair, « L'influence d'Arthur Joseph de Gobineau sur Jules Verne » in Hommage à Jacqueline Brunet, *Annales de l'Université de Besançon*, Paris, Les Belles Lettres, 1997 ; J. Chesneaux, « Le Tour du monde en 80 jours : notes de lecture », *La revue des Lettres Modernes*, 1976 (3), Paris, Minard, p. 19.
125. Marc Soriano, « Verne (Jules), 1828-1905 », *Encyclopaedia Universalis* (23), Paris, 2002, p. 447.
126. *Ibid.*
127. Jean-Jules Verne, *Jules Verne*, *op. cit.*, p. 361 et 378 ; J. Chesneaux, *Jules Verne, une lecture politique*, *op. cit.* p. 61 à 76.
128. Jules Verne se serait senti diffamé à la suite d'une lettre envoyée de Pologne par un juif dénommé Herman Olszewicz (cf. H.R. Lottman, *Jules Verne*, *op. cit.*, p. 216-217) qui se disait être son frère.
129. Cette hypothèse est notamment le fait de Marc Soriano (*Jules Verne : le cas Verne*, Paris, Julliard, p. 218 ; « Qui a tué Jules Verne ? », *art. cit.*, p. 175 ; *Portrait de l'artiste jeune*, *op. cit.*, p. 32 et 36).
130. Très répandue, cette hypothèse se retrouve par exemple chez Claude Aziza et Cathy Boëlle-Rousset (*Le Tour de Jules Verne en 80 mots*, Le Pré aux clercs, 2005, p. 94-95), chez Nadia Minerva (*Jules Verne aux confins de l'utopie*, Paris, L'Harmattan, 2001, p. 169), chez Charles-Noël Martin (in H.R. Lottman, *op. cit.*, p. 236, n.12) ou chez Bruno Fuligni, *Jules Verne en verve : mots, propos, aphorismes*, Paris, Horay, 2004, p. 11.
131. On constate cette perspective chez Joëlle Dusseau (*Jules Verne*, *op. cit.*, p. 292) ou chez Olivier Dumas (*Jules Verne*, Lyon, La Manufacture, 1988, p. 172) qui fut Président de la Société Jules Verne...
132. Jean-Paul Sartre, *La responsabilité de l'écrivain*, Lagrasse, éditions Verdier, 1998, p. 39.
133. Daniel Compère, « M. Jules Verne, conseiller municipal », in P-A. Touttain (dir.), « Jules Verne », *Cahiers de l'Herne*, n° 25, 1974, p. 140.
134. *La revue des lettres modernes*, « Jules Verne (6), la science en question », Paris, Minard, 1992, p. 89.
135. J.P. Sartre, *op. cit.*, p. 39.
136. Paul Bénichou, « Entretien », *Magazine littéraire*, n° 301, juillet/août 1992, p. 104.
137. D. Compère, *Jules Verne. Parcours d'une œuvre*, Amiens, Encre (« Références »), 1996, p. 86.
138. Nadia Minerva, *op. cit.*, p. 124.
139. Marc Soriano, *Jules Verne (le cas Verne)*, *op. cit.*, p. 8.
140. D. Compère, « M. Jules Verne, conseiller municipal », *art. cit.*, p. 127.
141. Lucian Boia, *Jules Verne. Les paradoxes d'un mythe*, Paris, Les Belles Lettres, 2005, p. 175.
142. Cf. J. Chesneaux, *Jules Verne, un regard sur le monde*, *op. cit.*, p. 272.
143. L. Boia, *op. cit.*, p. 175.
144. N. Minerva, *Jules Verne aux confins de l'utopie* (avant-propos de S. Vierne), Paris, L'Harmattan, 2001, p. 125.
145. D. Compère, « Préface », in J. Verne, *Christophe Colomb*, Editions Zulma, 1991, p. 17.
146. François Rivière, *Jules Verne, images d'un mythe*, éditions Henri Veyrier, 1978, p. 13 ; M. Soriano, *Jules Verne*, *op. cit.*, p. 253 ; F. Lacassin, « Du pavillon noir au Québec libre », *Magazine Littéraire*, n° 119, décembre 1976, p. 22.
147. Marcel Moré, *Nouvelles explorations de Jules Verne. Musique, misogamie, machine*, Paris, Gallimard, 1963, p. 23 ; M. Moré, *art. cit.*, *L'Arc*, p. 36.

148. Voir, par exemple, Daniel Compère, *Jules Verne. Parcours d'une œuvre*, Amiens, Encrage, 1996, p. 20 ; H. Lottman, *op. cit.*, p. 300 ; M. Soriano, « Verne (Jules), 1828-1905 », *art. cit.*, p. 447.
149. Jacques Noiray, « Verne (Jules), 1828-1905 », in Madeleine Ambrière (dir.), *Dictionnaire du XIX<sup>e</sup> siècle européen*, Paris, Puf, 1997, p. 1225.
150. D. Compère, « M. Jules Verne, conseiller municipal », *art. cit.*, p. 129 – 130.
151. J. Chesneaux, *Jules Verne, une lecture politique*, Paris, Maspéro (« Fondations »), 1982, p. 13.
152. J-P. Picot, « Postface » in J. Verne, *Maître Zacharius et autres récits*, Paris, José Corti, 2000, p. 267.
153. N. Minerva, *op. cit.*, p. 129 ; Didier Sénécal, « Jules était un père peinard », *Lire*, n° 247, été 1996, p. 102
154. L. Boia, *op. cit.*, p. 175.
155. In *L'idée de race dans la pensée politique française contemporaine*, Paris, CNRS, 1977, p. 34.
156. Y. Gilli et F. Montclair, *Jules Verne et l'utopie*, *op. cit.*, p. 68.
157. Jean- Jules-Verne, *Jules Verne*, *op. cit.*, p. 279.
158. A. Goupil, *Jules Verne*, Paris, Librairie Larousse, 1975, 1975, p. 21.
159. J.P. Dekiss, *Jules Verne. Le rêve du progrès*, Paris, Gallimard, (« Littérature »), 1997, p. 105 ; J. Chesneaux, *Jules Verne. Une lecture politique*, *op. cit.*, p. 14.
160. L. Boia, *op. cit.*, p. 178.
161. R. Taussat, « L'anarchisme divin : de l'île Lincoln à l'île Hoste », *Cahier de l'Herne*, n° 25, 1974, p. 245.
162. N. Minerva, *op. cit.*, p. 125.
163. D. Compère, « M. Jules Verne, conseiller municipal », *art. cit.*, p. 128.
164. *Ibid*, p. 127-128.
165. N. Minerva, *op. cit.*, p. 125.
166. Simone Vierre, « Jules Verne et le fantastique », in *Jules Verne, écrivain du XIX<sup>e</sup> siècle*, (colloque d'Amiens du 11-13 novembre 1977), Paris, Librairie Minard, 1980, p. 143.
167. M. Soriano, *Jules Verne (le cas Verne)*, *op. cit.*, p. 324.
168. J. Chesneaux, *Jules Verne, un regard sur le monde*, *op. cit.*, p. 267.
169. Francis Lacassin, *art. cit.*, p. 22.
170. D. Compère, « M. Jules Verne, conseiller municipal », *art. cit.*, p. 137.
171. M. Soriano, *Jules Verne (Le cas Verne)*, *op. cit.*, p. 270.
172. Y. Gilli et F. Montclair, *op. cit.*, p. 25.
173. Arthur Evans et Ron Miller, « Jules Verne, visionnaire incompris », *Pour la science* (édition française de *Scientific American*), n° 236, juin 1997, p. 94-95.
174. J. Noiray, *Le romancier et la machine*, *op. cit.*, p. 203.
175. Jean-Jules Verne, *op. cit.*, p. 126 ; J. Chesneaux, *Jules Verne, un regard sur le monde*, *op. cit.*, p. 273 et 250.
176. Jean-Jules Verne, *op. cit.*, p. 167 ; Ch. Chelebourg, *Jules Verne, L'œil et le ventre. Une poétique du sujet*, Paris-Caen, Minard, 1999, p. 18.
177. N. Miverva, *op. cit.*, p. 128.
178. *Ibid*, p. 124 ; J. Chesneaux, *op. cit.*, p. 273 ; Jean-Jules Verne, *op. cit.*, p. 167 ; J-P. Dekiss, *op. cit.*, p. 146.
179. A. Goupil, *op. cit.*, p. 8 ; J. Verne, *Paris au XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Le Livre de Poche, 1986, p. 103 ; L. Boia, *op. cit.*, p. 49.
180. F. Rivière ne tergiverse pas : pour lui, Jules Verne est bien « socialiste » (*op. cit.*, p. 17). Même position chez F. Lacassin (« Les naufragés de la terre », *L'Arc*, n° 29, 1990, p. 79).
181. N. Minerva, *op. cit.*, p. 133 ; Gilbert Prouteau, *Le grand roman de Jules Verne (sa vie)*, Paris Stock, 1979, p. 327.
182. G. Prouteau, *ibid.* ; P. Gondolo della Riva, « A propos des œuvres posthumes de Jules Verne », *Europe*,

- n° 595-596, novembre/décembre 1978, p. 78 ; N. Minerva, *op. cit.*, p. 127.
183. N. Minerva, *op. cit.*, p. 127 et 130 ; P. Gondolo della Riva, *art. cit.*, p. 78.
184. N. Minerva, *op. cit.*, p. 128 et 130 ; J-J Verne, *op. cit.*, p. 167.
185. N. Minerva, *op. cit.*, p. 127.
186. Verne fait référence à Toussnel, notamment dans sa *Géographie illustrée* (*op. cit.*, p. 396-397), dans *Les enfants du Capitaine Grant* (t.2, Paris, Le Livre de Poche, 1997, p. 669) et dans *Vingt mille lieues sous les mers* (2<sup>ème</sup> partie, Paris, NRF/Gallimard, collection « 1000 soleils », 1977, p. 222). Pour ce qui est de l'information concernant sa « bibliothèque », celle-ci nous est donnée par Roger Maudhuy (*Jules Verne, la face cachée*, Paris, France-Empire, 2005, p. 54).
187. J. Chesneaux, *Jules Verne. Une lecture politique*, *op. cit.*, p. 91.
188. P-A. Touttain, « Verne et la musique », *Cahiers de l'Herne*, n° 25, Paris, 1974, p. 341 ; M. Moré, *Nouvelles explorations de Jules Verne*, *op. cit.*, p. 37 à 62. Concernant l'antisémitisme de Wagner, on se reportera à l'ouvrage de Jacob Katz, *Wagner et la question juive*, Paris, Hachette littérature générale, 1986, 223 p.
189. Selon l'expression de Pierre Loüys (cf. Jean-Jules Verne, *op. cit.*, p. 351), reprise par Marcel Moré (in *L'Arc*, n° 29, Paris, 1990, p. 33 à 42).
190. Généralement attribuée au social-démocrate allemand August Bebel, il est tout à fait probable que cette expression ait été le fait d'un autre (cf. Francis Kaplan, *Marx antisémite ?*, Paris, Imago/Berg international, 1990, p. 133, n. 4).
191. Anatole Leroy-Beaulieu, *L'antisémitisme*, Paris, Calmann Levy, 1897, p. 5.
192. A. Tabarant, *Socialisme et antisémitisme*, Paris, Petites brochures d'enseignement et de combat socialistes, 1898, p. 3.
193. Théodore Zeldin, *Histoire des passions françaises (1848-1945)*, t.1, éditions Recherches, 1978, p. 311.
194. Cf. Eric David, *La figure du Juif dans la pensée socialiste française du XIX<sup>e</sup> siècle : économie symbolique et usages contemporains d'une phobie* (Thèse pour le doctorat de sociologie, sous la direction de Shmuel Trigano, Paris X-Nanterre, 2005, 616 p.).
195. *Ibid.*
196. Colette Guillaumin, « Les ambiguïtés de la catégorie taxinomique « race » in Léon Poliakov (dir.), *Hommes et bêtes. Entretiens sur le racisme*, Paris-La Haye-Mouton, 1975, p. 201.
197. *L'Histoire*, n° 298, mai 2005, p. 4.
198. C. Guillaumin, *art.cit.*, p. 210.
199. J. Chesneaux, *Jules Verne, un regard sur le monde*, *op.cit.*, p. 266-267.
200. On rappellera que Blum fut attaqué comme juif au sein de son propre parti la S.F.I.O. (cf. Pierre Birnbaum, *Un mythe politique : la « république juive »*. De Léon Blum à Mendès France, Paris, Gallimard, 1995, p. 289 à 294 ; Marc Sadoun, *Les socialistes sous l'Occupation. Résistance et collaboration*, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 1982, p. 49 à 53).
201. Cf. J. Verne, *Le tour du monde en 80 jours*, Paris, GF/Flammarion, 1978, p. 254-255.
202. Etablies par les autorités allemandes (1941-43), les « listes Otto » mentionnaient les ouvrages littéraires non désirables ou interdits en France (cf. Pascal Fouché, *L'édition française sous l'Occupation, 1940-1944*, t.1, Paris, Bibliothèque de littérature contemporaine, 1987, p. 298, 313 et 339).
203. Selon l'historien allemand Werner Maser, Jules Verne a été lu par quelques responsables nazis dont précisément Goebbels (cf. R. Maudhuy, *Jules Verne, la face cachée*, Paris, France-Empire, 2005, p. 236).
204. Cité par J. Chesneaux, *Jules Verne, un regard sur le monde*, *op.cit.*, p. 272.
205. *Ibid.*
206. L. Boia, *op.cit.*, p. 177 et 291.